

# SILIUS-EDITO



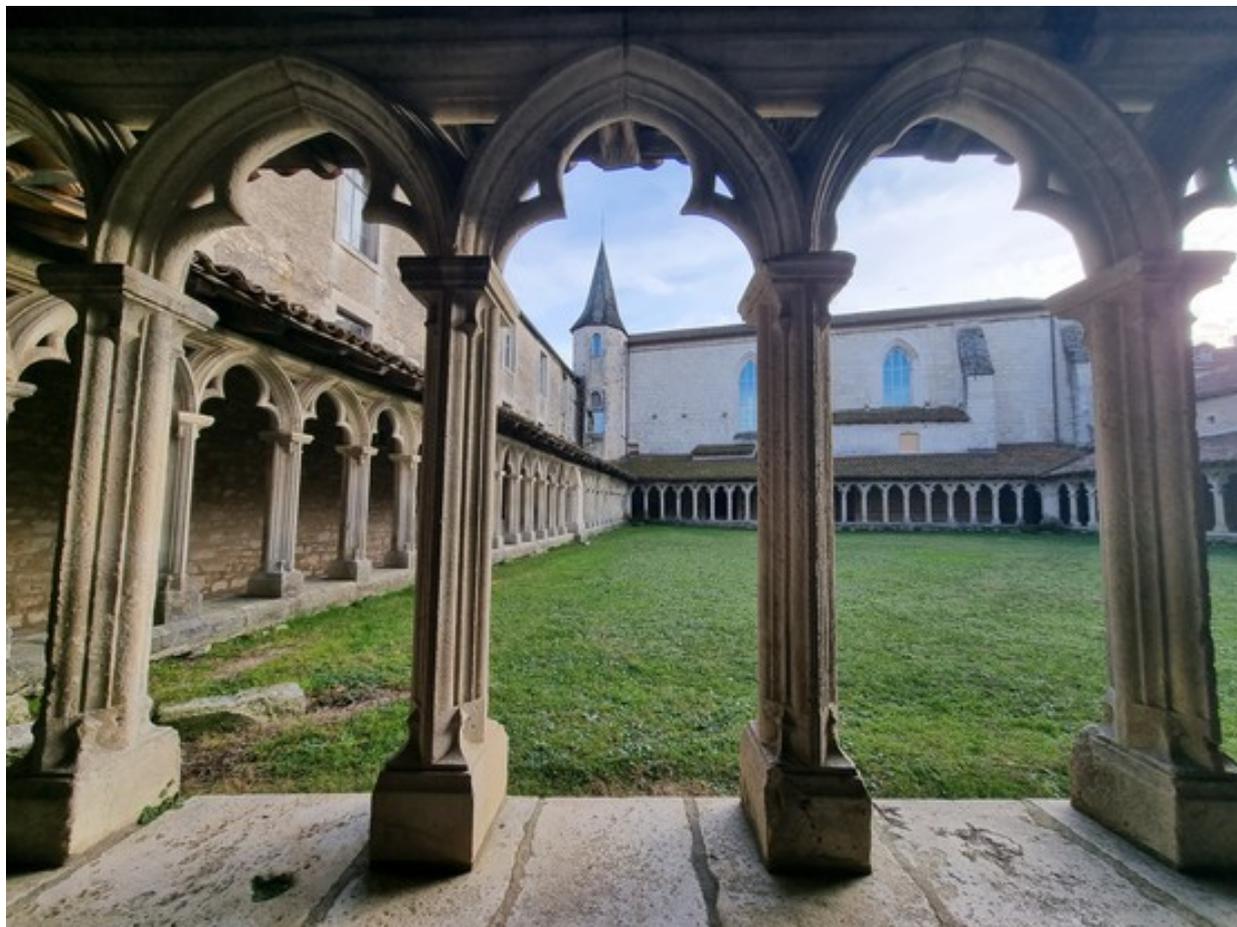
N°56. Mars 2025

- \*Détour en Charente. Le cloître des Carmes à La Rochefoucauld.
- \*Voyage à travers les arts. Giovanni Pietro Birago, l'art de l'enluminure.
- \*Histoire de... Louise de Savoie. Une drôle de romance.
- \*Découverte. Périgueux. Des palais au bord de l'eau.
- \*Smooky & Cie.



## Détour en Charente. La Rochefoucauld, le cloître des Carmes.

Certes, Le château de La Rochefoucauld, la «perle de l'Angoumois», est la signature patrimoniale parfaite pour la petite cité charentaise, avec sa silhouette imposante et la richesse artistique de son architecture. Mais à ses pieds, la ville historique possède aussi de véritables trésors, parfois monumentaux, d'autres fois plus discrets. Le cloître des carmes est de ceux-là.



Si le couvent des Carmes a été plusieurs fois malmené au cours de son histoire, le cloître lui-même est parfaitement conservé. Son élégante structure gothique est unique en Charente. En effet, il s'agit là du seul cloître médiéval entièrement conservé du département. Ailleurs, les cloîtres préservés sont surtout de la période classique (Chalais, Saint-Léger de Cognac, les Minimes à Aubeterre-Sur-Dronne...) ou du XIX<sup>ème</sup> siècle (maison diocésaine d'Angoulême...). Mais pour les cloîtres du Moyen-Âge, il en va autrement. Saint-Amant-De-Boixe, le prieuré de Ronsenac, Notre-Dame de L'Assomption du Bournet à Courgeac... n'ont conservé que partiellement leurs cloîtres romans. L'abbaye de La Couronne, le prieuré de Lanville, l'abbaye Saint-Cybard d'Angoulême, l'abbaye de Bassac ne laissent apparaître que de minces vestiges gothiques. Des traces gothiques à peine apparents se voient aux Cordeliers d'Angoulême ou à Saint-Léger de Cognac. Ces édifices ont été très souvent ravagés par les épisodes tumultueux de l'histoire... sans parler des destructions vandales des immondes Paul Abadie Père et Fils, destructeurs professionnels, qui n'auront pas hésité à massacrer de riches témoins architecturaux, parfois des merveilles, pour imposer leurs fadasseries (rien qu'à Angoulême, destruction des cloîtres de la cathédrale Saint-Pierre, des Jacobins, de l'abbaye de Beaulieu...).

L'ordre du Carmel voit le jour en Terre Sainte au XII<sup>ème</sup> siècle, sur le Mont Carmel. Alberto di Vercelli, patriarche de Jérusalem à partir de 1205, en rédigea la première règle au début du XIII<sup>ème</sup> siècle. Il s'agit d'un ordre dit mendiant qui vit d'aumônes. L'ordre se propagea rapidement par la suite. Saint-Louis l'introduisit à Paris en 1254.

Le couvent de La Rochefoucauld est fondé dans la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle. Voulu par Guy VII de La Rochefoucauld, son implantation est autorisée dans la ville par le pape Jean XXII le 26 Juin 1329. L'établissement est prévu pour abriter douze religieux. Quant à Guy VII, il en fait le lieu de sa sépulture. D'autres seigneurs de La Rochefoucauld en feront autant, pour un temps du moins. Des religieux feront de même, près du sanctuaire de l'église, ainsi que des laïcs... chaque personnage inhumé apportant un don au couvent, l'établissement eut donc l'occasion de s'enrichir. Les Carmes de La Rochefoucauld prêchaient, mais ils se vouaient également à l'enseignement, de la philosophie ou de la théologie notamment.



Le protestantisme fut, à La Rochefoucauld, favorisé par ses seigneurs qui étaient alors adeptes de la nouvelle religion. Mais ceux-ci favorisèrent également les répressions envers les catholiques. En 1563, le couvent des Carmes est pillé, les voûtes de son église sont détruites, et les religieux sont chassés. Les protestants y ont cependant emprisonné quelques chanoines. Trois d'entre eux seront exécutés. Par la suite, le couvent devient un collège protestant fondé en 1570, et qui eut un certain succès. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, le collège s'implanta en un autre lieu à proximité du couvent, et proche du temple protestant. Si les Carmes purent réintégrer leur couvent, ils ne retrouvèrent leur fonction d'enseignants qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, en 1749. L'établissement est alors fréquenté par une soixantaine d'élèves, mais périclité progressivement. Certains religieux négligent l'enseignement et, alors que le couvent subit quelques transformations architecturales, des éléments sont démolis et des matériaux sont vendus au profit parfois personnel de certains religieux. Finalement, le couvent est définitivement fermé en 1791.

De 1796 à 1798, la chapelle du couvent sert de temple de la Raison et de l'Être Suprême, avant de retrouver l'exercice du culte catholique. À partir de 1800, le couvent devient collège communal jusqu'en 1823, année où il devient le siège du petit séminaire pour un temps très court: de 1824 à 1830. Puis c'est le collège municipal qui revient à nouveau, et ce jusqu'en 1969. Depuis, l'édifice sert de centre culturel: musée archéologique, expositions d'art, il abrite un temps l'office du tourisme, et surtout le théâtre municipal dans la chapelle.



Si cette dernière a perdu ses voûtes lors des guerres de religion, et si l'installation du théâtre a nécessité l'aménagement de structures modernes à l'intérieur, l'architecture d'ensemble de l'édifice a été conservée: rosace triangulaire aux lignes curvilignes, fenêtres gothiques sur les côtés... de même que le modeste clocher qui domine le cloître.



Ce clocher, au plan curieusement octogonal, ressemblerait plus à une tour d'escalier d'un logis médiéval qu'à un véritable campanile. Dans l'angle Sud-Est du cloître, il est possible d'y accéder par une belle porte gothique surmontée d'un arc infléchi dans lequel se trouve un blason qui a perdu les armoiries qu'il portait jadis.



Le cloître forme un carré de quatre galeries non voûtées. Ses arcs donnant sur un espace vert n'ont pas été modifiés depuis leur construction. Les murs cernant les galeries, quant à eux, n'ont été que peu modifiés. Certes, certains aménagements, comme des enfeu (arcs funéraires, abritant jadis des sépultures) ont fini par disparaître.



La salle capitulaire n'a pas quant à elle conservé son architecture d'origine. Seuls, les trois arcs de son entrée et des deux fenêtres l'encadrant, dans la galerie orientale du cloître, remontent encore au Moyen-Âge, bien que transformés dans le style gothique tardif au XV<sup>ème</sup> siècle certainement.





Le réfectoire était au Nord du cloître. Dans ce secteur, les différentes portes ont été refaites à l'époque classique, au XVIIIème siècle, lorsque les Carmes ont retrouvé leur édifice après l'occupation protestante. À l'angle Nord-Est, une porte classique permet d'accéder à la cage d'un escalier monumental à quatre rampes droites et au sol recouvert de tommettes. L'escalier est également classique. Au Nord, cette cage ouvre sur l'extérieur de l'ancien couvent. Si le bâtiment Nord a été remanié à diverses reprises, notamment à l'époque classique, son mur extérieur laisse apparaître des traces d'anciennes ouvertures gothiques, ce qui montre bien que, malgré les différentes transformations, il a conservé son architecture d'ensemble d'origine.





Le cloître en lui-même est l'élément le mieux conservé du monument. Ses arcs trilobés sont portés par des colonnes, ou mieux, par des sortes de piles à sections prismatiques qui, par cette structure, annoncent au XIV<sup>ème</sup> siècle une évolution vers le gothique flamboyant. Avec cette fine et élégante conception, le cloître gothique des Grands Carmes de La Rochefoucauld constitue le plus bel ensemble architectural de ce type dans le département de la Charente. Si une restauration du monument est prévue, rien n'empêche malgré tout de venir découvrir ce petit bijou en l'état même avant travaux...



## Voyage à travers les arts. Giovanni Pietro Birago

Giovanni Pietro Birago (ou Giampetrino da Birago) est loin d'être l'un des artistes des plus célèbres. Même les archives le concernant sont souvent muettes et le personnage lui-même reste difficile à identifier. Il faut dire que dans sa création artistique, il n'a pas fait dans le monumental, bien au contraire, et il faut l'avouer, l'art de la miniature n'a pas souvent permis à ses créateurs (hélas!) de garder leur noms pour la postérité. Pourtant, son talent, à son époque, a été grandement reconnu et largement diffusé, et son travail,, ainsi que celui d'autres artistes ayant œuvré dans l'art discret et difficile de la miniature, aura contribué à diffuser l'art du grotesque de l'Italie à l'ensemble de l'Europe. De plus, certaines de ses œuvres font partie aujourd'hui de collections de musées répartis de partout dans le monde, et parmi les plus fameux (le Louvre, la National Galerie of Art à Washington, le Metropolitan Museum of Art de New-York...).

Ses dates de vie et de mort restent inconnues, de même que son lieu de naissance et ses origines. On le mentionne cependant dans certains documents datés pour certains de ses travaux dans différentes régions, ce qui permet de le suivre. Selon un document du XVème siècle, il est mentionné comme «cappellanus et pittore» (chapelain et peintre). Il était donc vraisemblablement un religieux artiste comme l'était également Fra Angelico par exemple, et certains de ses travaux sont réalisés pour des établissements religieux. Ainsi sait-on que son œuvre signée la plus ancienne (connue), réalisée entre 1471 et 1474 pour la cathédrale de Brescia (Lombardie), est un ensemble de livres liturgiques ornés de dessins, de miniatures, d'enluminures... Il est vraisemblablement plutôt jeune lorsqu'il travaille à cette commande.

On le sait actif ensuite à Venise au début des années 1480, où il réalise un bréviaire pour la famille vénitienne Barozzi. On voit ainsi ce qui caractérise l'artiste: enlumineur, graveur, miniaturiste, il orne des ouvrages, parfois religieux, d'un fin travail inspiré de l'art antique. En cela, les ouvrages qu'il orne vont contribuer au développement de l'art de la Renaissance dans plusieurs foyers artistiques. À la fin des années 1480, il est à Rome où il semble avoir travaillé pour le cardinal hongrois Jean Vitez. C'est après cette période, à la fin du XVème siècle, qu'il part à Milan pour travailler au service des ducs Sforza. Il s'agit, de ce que l'on sache, de la période la plus prospère de sa vie d'artiste. À Milan, il est à la tête d'un atelier réputé où travaillent de nombreux artistes parfois eux-même jouissant d'une certaine notoriété. Là, il produit surtout pour le duc Ludovico Sforza, dit Ludovico Il Moro. Pour lui, il orne un riche livre d'heures (il est souvent mentionné comme le Maître du Livre d'Heures des Sforza) qui s'intitule la Sforziade. L'oeuvre littéraire elle même est composée par l'humaniste Giovanni Simonetta.



Extrait de la Sforziade

Réalisant à cette époque de nombreuses œuvres variées (estampes, peintures, miniatures...), il semble être dans la ville de Milan lorsque celle-ci est prise en 1500 par les Français. Mais par la suite, quels que soient les maîtres de la capitale lombarde, Birago continuera de travailler et à être estimé et récompensé pour son art.

Dans beaucoup de ses aspects, l'art de Birago se caractérise par une grande influence du grotesque. Cette expression artistique est ainsi qualifiée non pas avec une signification péjorative telle qu'on pourrait le comprendre aujourd'hui, mais plutôt dans le sens premier du terme, grotesque (avec un seul «t» mais jadis avec deux) dérivant de la grotte.



*Grotesque, de Pinturicchio*

Dès le milieu du XV<sup>ème</sup> siècle en effet, à Rome, sont découverts et étudiés les vestiges de la Domus Aurea, ou maison dorée de l'empereur Néron. Ce dernier, tombé en disgrâce après sa mort, avait édifié une immense demeure dans le centre de Rome, nommée la Domus Aurea. Une fois l'empereur disparu, sa maison fut enfouie sous des couches de terre sur lesquelles furent édifiés les termes de Titus. Lorsque le palais de Néron fut redécouvert au XV<sup>ème</sup> siècle, il fut l'objet de fouilles archéologiques (déjà à cette époque!), et on évoquait alors les fouilles des grottes de Néron, du fait de cet enfouissement. Le terme de grotte était utilisé d'ailleurs à plusieurs occasions à cette époque, lors de la découverte de vestiges archéologiques souterrains. C'est alors qu'apparut un art dit des grottes (de Néron dans ce cas) qui devint l'art du grotesque, avec toute l'admiration que l'on portait alors à ce style. Les artistes romains antiques avaient élaboré un art ornemental où s'accumulaient des motifs parfois d'inspiration naturaliste, avec des feuillages finement représentés, en rinceaux ou en guirlandes, côtoyant des éléments aussi variés que des petites colonnes, des édicules, des vasques et des fontaines, tout cela s'entrelaçant et mettant parfois en scènes de petits personnages tels que des putti, des monstres ou figures fantastiques, divines ou allégoriques, des masques ou mascarons. Tous ces éléments s'organisant dans une structure savante telle une architecture, sur un fond de couleur unie (parfois simplement sur fond blanc).

Plusieurs artistes de la Renaissance italienne, célèbres ou non, s'inspireront de cet art du grotesque. Ainsi, parmi eux, figurent Domenico Ghirlandaio, Filippino Lippi, Perugino, Luca Signorelli, Giulio Romano, Pinturicchio...

Ce dernier justement, exécuta de nombreux dessins qui circulèrent et firent découvrir en d'autres lieux que l'Italie même, l'ornementation du style grotesque.

Birago fut de ces artistes qui, d'ailleurs, se trouvait à Rome à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, au moment où le palais de Néron était en pleine redécouverte et constituait à plus d'un titre (et pas seulement celui du grotesque), une source inépuisable d'inspiration pour les artistes qui prenaient modèle sur leurs prédécesseurs de l'Antiquité romaine. Et les œuvres de Birago, par l'intermédiaire des livres ornés notamment, circulèrent en Europe comme les créations de Pinturicchio.

Mais Birago ne se limite pas à la seule ornementation des miniatures. Réalisant des estampes, des peintures, il fait apparaître dans ses œuvres, des architectures ou des paysages avec des masses rocheuses surmontées de petits édicules, avec des arbres ou une végétation très stylisés.

Ce style pourrait s'apparenter à celui d'Andrea Mantegna (1431 - 1506), et dont les modèles ont été introduits en Lombardie par Vincenzo Foppa (entre 1425 et 1430 – 1515 ou 1516) qui fut l'un des premiers grands peintres de l'école lombarde de la Renaissance.



*Vierge à l'Enfant (BNF)*



*Sainte-Marie-Madeleine (Heures des Sforza, British Library)*

Un autre de ses modèles, très certainement, fut Léonard de Vinci, qui se trouvait également à Milan à travailler pour les Sforza en 1499 et 1500. Il reprend d'ailleurs, du Vinci, certaines œuvres (la Cène) qu'il gravera, ainsi que certains modèles tels des visages avec des masses de cheveux bouclés, ou ses caricatures issues de ses grotesques, comme, de façon très présente, ses putti très joufflus qui constituent l'une de ses plus grandes caractéristiques. Le cheval que Léonard avait créé pour la statue équestre de Francesco Sforza fut également une grande source d'inspiration pour Birago qui le reprit à plusieurs occasions.



Si l'on ne connaît pas la date de sa mort ou s'il est difficile de dater ses dernières œuvres, on sait tout de même que l'artiste travaillait encore en 1513, grâce à un document signé.

Giovanni Pietro Birago fut donc, entre la fin du XV<sup>ème</sup> et le début du XVI<sup>ème</sup> siècle, l'un des artistes influents de la Renaissance italienne lorsque celle-ci fit ses débuts progressifs à la cour des ducs Sforza en Lombardie.

Mais ces œuvres inspirées de l'Antiquité circulèrent largement en Europe et servirent à leur tour de modèles à certaines créations artistiques hors d'Italie. Pourrait en témoigner l'exceptionnelle ornementation sculptée (en partie par des artistes itinérants italiens) de la chapelle Saint-Gelais à Angoulême qui, malgré l'insupportable vandalisme de l'architecte Paul Abadie au XIX<sup>ème</sup> siècle, continue de témoigner de cette influence, voire d'en constituer l'un de ses plus beaux exemples.



*Angoulême. Les vestiges de la chapelle de Saint-Gelais*

## Histoire de...

### Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême. Une drôle de romance...

Née le 11 Septembre 1476 au château de Pont-d'Ain (actuel département de l'Ain), Louise de Savoie est issue de la famille des ducs de Savoie. Fille de Philippe de Bresse qui deviendra duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, elle est, en 1483, à la mort de sa mère, confiée à sa cousine Anne de Beaujeu, fille du roi Louis XI et alors régente du royaume de France.

Elle n'est qu'une enfant lorsqu'elle est promise en mariage au comte d'Angoulême, Charles de Valois, fils du comte Jean et de Marguerite de Rohan.

Mais l'aventureux Charles n'attendra pas la majorité de Louise pour s'afficher avec ses maîtresses.

Parmi celles-ci, figurent Antoinette de Polignac, fille du gouverneur d'Angoulême, et Jeanne Lecomte. Les deux maîtresses vivent directement aux châteaux d'Angoulême et de Cognac, résidences de Charles, et forment avec celui-ci un curieux ménage à trois. Antoinette a même une fille, Jeanne, considérée comme bâtarde.

En 1488, à l'âge de onze ans, Louise de Savoie épouse finalement le comte Charles et vient vivre en Angoumois, aux mêmes châteaux d'Angoulême et de Cognac, où continuent de résider les maîtresses de son mari. Tout va pour le mieux, ce drôle de ménage mène une vie des plus... normales. Jeanne, la fille d'Antoinette de Polignac, devient même la demoiselle d'honneur de la jeune comtesse Louise, et Jeanne Lecomte est la suivante de la jeune comtesse. Et lorsqu'en 1494, Louise est enceinte du futur François Ier, François de Valois héritier du comté d'Angoulême, les maîtresses sont enceintes en même temps! Antoinette de Polignac aura une seconde fille, Madeleine. Jeanne Lecomte aura également une fille, Souveraine. Les deux fillettes grandiront, joueront, seront dames de compagnie de Marguerite, la sœur aînée de François. Pendant ces années, la jeune comtesse d'Angoulême Louise de Savoie ne semble rien n'avoir à dire sur les aventures de son époux. Peut-être n'avait-elle pas le choix...

En 1496, Charles d'Angoulême meurt finalement, encore très jeune. À ce moment, on pourrait imaginer que Louise décide enfin de se débarrasser des anciennes maîtresse de son défunt mari. Il n'en sera rien. Celles-ci, ainsi que leurs filles, continueront de suivre la comtesse et ses deux enfants jusqu'à la cour royale! Ouverte d'esprit, Louise de Savoie, ou plutôt résiliente? On sait, quand on connaît le personnage historique et son implication dans la politique à venir du royaume de France, qu'elle ne le sera pas toujours, mais allez savoir... peut-être s'était-il créé un certain attachement familial... On affirmera ceci dit que par la suite, Louise, dont la principale préoccupation sera l'éducation de ses enfants, aurait eu un amant en la personne de son chambellan Jean de Saint-Gelais. Mais l'affaire ne sera jamais reconnue par l'intéressée.



*Louise de Savoie (école de Jean Clouet. fondation Bamberg de Toulouse)*

## Périgueux. Des palais au bord de l'eau

Ou presque au bord de l'eau. Du moins aurait-on pu l'affirmer réellement jusqu'au XIX<sup>ème</sup>, avant les réaménagements des boulevards bordant la rivière de l'Isle. Ces boulevards se trouvant désormais à un niveau de très loin supérieur à celui de l'ancienne berge, les demeures historiques dont il est question ici se trouvent légèrement en retrait désormais, ainsi qu'en léger contrebas par rapport à la chaussée actuelle.



Il n'empêche... Trois belles demeures historiques se côtoient au pied de la colline Saint-Front et continuent de se miroiter dans les eaux de la rivière. Nous avons là trois riches maisons historiques qui contribuent à façonner une image superbe et monumentale pour le quartier. D'origine véritablement ancienne, elles sont bâties parfois sur les murailles de l'ancienne ville fortifiée du Moyen-Âge, et remontent, soit à la fin de la période médiévale, soit à la période Renaissance. Elles sont de plus intégrées dans un quartier qui a conservé la majeure partie de ses demeures anciennes, antérieures au XIX<sup>ème</sup> siècle, comme on peut en admirer dans de nombreux points de la capitale du Périgord et rarement à une telle densité dans d'autres villes de France.

Pourtant, l'ensemble monumental des bords de l'Isle reste un peu à l'écart des quartiers animés du centre-ville. Il est peu abordé par les touristes nombreux qui ne s'aventurent pas souvent pour affronter l'intense circulation sur le boulevard longeant la rivière de l'Isle.

Pourtant, lorsque l'on s'avance jusqu'aux pieds de ces demeures anciennes, voire, que l'on traverse le pont pour voir l'admirable ensemble monumental des vieux quartiers dominés par la masse puissante de la cathédrale Saint-Front (pourtant trop restaurée au XIX<sup>ème</sup> siècle), la vue panoramique est des plus admirables. Il ne faut donc pas se priver de faire un détour...





La première de ces demeures historiques que l'on trouve à l'angle du boulevard des quais (boulevard Georges Saumande) et de l'avenue Daumesnil (qui monte vers la cathédrale) est une construction qui date dans son ensemble du XVI<sup>ème</sup> siècle. Plusieurs noms lui ont été attribués. On l'appelle à l'occasion la maison Broliodie, mais plus souvent la maison Salleton. Elle est constituée de deux corps de bâtiment sur trois niveaux avec un niveau supplémentaire en surcroît. Le premier niveau s'ouvre avec une série d'arcades sur l'avenue Daumesnil, légèrement en dessous du niveau actuelle de cette artère. Le premier et le deuxième étages sont percés de grandes fenêtres à meneaux et traverses, d'une inspiration qui est encore de la fin du Moyen-Âge, alors que les lucarnes de l'étage en surcroît sont plus dans l'esprit de la Renaissance, avec entablements surmontés de volutes. Entre les deux logis, les murs soutenant une terrasse d'angle sont des vestiges des anciens remparts de la ville qui donnaient directement sur le pont de Tournepiche.

La demeure est propriété de la famille de Broliodie (ou Brogliodie) au début du XVII<sup>ème</sup> siècle. En 1630, elle est acquise par la famille Salleton. Jusque dans les années 1860, la maison était accessible depuis la berge de l'Isle, à l'Est (côté boulevard Georges Saumande), et au Sud, directement depuis l'ancien pont démolì de Tournepiche. L'hôtel de Salleton est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques depuis 1938.



*L'ancien pont de Tournepiche vers 1858, avant sa démolition. L'ensemble est dominé par la cathédrale Saint-Front en cours de restauration. À droite se voit l'hôtel Salleton.*



Jouxant la maison Salleton, la maison dite des Consuls présente une façade fortifiée, surmontée d'une couronne de mâchicoulis dominant le boulevard. Il est vrai que cette façade est établie sur les anciens remparts de la ville, mais le couronnement fortifié, orné d'une fine décoration flamboyante, n'est plutôt ici qu'une fantaisie. L'ensemble, daté du XV<sup>ème</sup> siècle, se présente ainsi, avec son semblant de fortification, comme une imposante demeure conçue pour afficher le pouvoir de ses propriétaires, ainsi qu'un certain goût des plus raffinés: au-dessus des mâchicoulis s'ouvre une élégante galerie couverte par la toiture d'où émergent de belles lucarnes. Des sculptures finement ciselées présentent des visages humains ou des personnages fantastiques, telle une chimère.



Malgré son appellation, la maison n'a jamais été le siège du Consulat. Celui-ci se situait sur la place du Coderc, au cœur du quartier du Puy-Saint-Front. En revanche, parmi ses différents possesseurs ont figuré certains consuls. Parmi ces familles, citons encore les Brogliodie qui auront possédé la maison citée plus haut, dite de Salleton. Nous avons ensuite la famille du Lau de la Côte, puis les Cayla, autant de noms que portera la maison. Au XVIIIème siècle, elle appartient à la famille de Fayolle. Classée Monument Historique depuis 1889, cette maison est un véritable hôtel particulier, possédant en ce sens un portail ouvrant sur une cour intérieure dans laquelle se trouve une tour d'escalier à vis. Une porte de style classique ouvre sur cette tour.



Ces éléments ne sont pas visibles sur le boulevard des quais mais à l'arrière, dans la rue du port de Graule, rue connue notamment pour avoir servi de décor au tournage de la série *Jacquou le Croquant* de Stelio Lorenzi en 1969. Cette rue conserve sur toute sa longueur, des maisons anciennes dont certaines remontent parfois au XIVème siècle.

Enfin, juste à côté de la maison des Consuls, s'affiche une superbe demeure, pas forcément la plus grande de ces trois maisons historiques des quais, mais peut-être la plus belle: l'hôtel Lambert. Car il s'agit bien ici aussi d'un hôtel particulier.



La demeure, édifiée dans la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle, est une parfaite réussite du style Renaissance. Si les logis d'habitation, en deux volumes en retour d'équerre présentent une architecture assez sobre, ils sont dominés de belles lucarnes à meneaux, dotées d'une riche décoration à l'antique, avec pilastres parés de motifs décoratifs géométriques et entablements... Mais surtout, la cour de l'hôtel est en partie cernée, à l'Est et partiellement au Nord, par une galerie ajourée d'une extrême élégance. Cette galerie présente son côté le plus important à l'Est, ouvrant ainsi la maison sur la rivière. Cette position devait présenter une ouverture des plus remarquables qui a perdu de son charme avec le réaménagement des quais dans les années 1860.

Un petit retour d'équerre l'ouvre légèrement vers le Nord. Cette galerie est sur deux niveaux. Le premier s'ouvrait à l'origine directement sur les bords de l'eau. Elle se trouve aujourd'hui en partie sous le niveau de la chaussée moderne. Dans ce premier niveau, des arcades à arcs segmentaires sont séparées par des piles dont l'ornementation particulièrement fine fait référence au style décoratif du grotesque. L'inspiration italienne est ici évidente.

Au second niveau, court une belle loggia dont les colonnes présentent un décor végétal stylisé à la base de ses fûts. Ces colonnes sont surmontées de beaux chapiteaux d'inspiration corinthienne. Une balustrade aux puissants balustres massifs à plan carré forme parapet pour cette loggia qui est dominée par une seconde balustrade aux balustres plus fins, plus légers. L'architecture et le décor s'allègent au fil de l'élévation.



L'hôtel a appartenu au XVIII<sup>ème</sup> siècle à une famille d'architectes qui lui a donné son nom, la famille Lambert. Classé monument Historique dès 1889, il a, depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, été très largement délaissé, du fait de sa situation ouverte sur le boulevard depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. Son état de délabrement est signalé dès les années 1940.

Son abandon s'est poursuivi jusqu'à nos jours, mais elle fait l'objet actuellement d'un projet de restauration qui prévoit d'aménager tout un ensemble d'appartements.



Il est à préciser que ces trois maisons remarquables sont intégrées dans un ensemble qui a conservé son architecture historique. Ainsi, plusieurs maisons médiévales les côtoient autant dans la rue du Port de Graule, à l'arrière des demeures, que du côté des quais où subsistent encore quelques maisons à colombage. Mais par leur seule composition, les trois maisons dites des quais forment un ensemble monumental remarquable digne d'admiration, pourtant légèrement à l'écart des quartiers plus touristiques du centre-ville...





# Smooky & Cie

© 2022





Silvio Pianezzola©Février 2025 – Silius-Artis.com©2025



*SILIUS-ARTIS.COM*